

ENVERS ET CONTRE TOUT

récit de
Trudi TRÜSSEL

Gravure d'Emmina CARRARD

Traduction française
de Pierre et Arlette PELET

Clartés et Ténèbres

Le ciel resplendit pour nous, si beau,
Que serait le jour sans la nuit ?
Le Bien resplendit pour nous, radieux,
Que serait le bien sans l'horreur du mal ?

Car clarté et obscurité
Egalement présentes, se complètent.
Vue de la vallée, escarpée est la montagne;
Vue de la montagne, plane est la terre.
Ou serait-ce le contraire ?

Par milliers, les choses
Apparaissent, puis disparaissent,
Encore, toujours.
Crée, mais non pour posséder,
Travaille, mais non pour gagner.

Oublie ta peine,
L'oeuvre achevée.
Elle demeurera
éternelle,
parfaite.

Lao Tsé.

Ma famille

Je me souviens bien de ma mère. C'était une jeune femme ravissante. J'étais enfant: nous allions nous promener ensemble. Notre chien était toujours de la partie et nous courions, bondissions et chantions toutes les deux. Deuxième femme de mon père, elle ne s'entendait pas avec les enfants de la première épouse. Pour elle, j'étais l'enfant unique, la seule enfant. Et cela, je l'ai durement payé plus tard.

J'avais quatre ans et demi quand ma mère mourut, elle qui n'avait que vingt-huit ans. C'est alors que tout changea pour moi. Ma grand'mère, qui vivait dans la même maison que nous, rendait mon père responsable de la mort de ma mère. Elle verrouilla sa porte et nous ne sommes plus allés chez elle. Un vrai désastre!

Nous eûmes plusieurs gouvernantes qui, toutes, voulaient épouser mon père car il était bel homme. Il se maria donc à nouveau. Ma belle-mère et mes deux frères aînés s'unirent contre moi et me tourmentèrent autant que faire se peut. Pour tout ce qui n'allait pas, j'étais coupable.

Un jour, j'étais avec le plus âgé de mes frères dans la famille de ma belle-mère, qui possédait une ferme magnifique dans le district de Knonau. Au près et au loin, ce n'était que forêts, prairies, champs. Dans le jardin, il y avait un abricotier. Un jour, deux abricots disparurent; aussitôt on m'accusa de les avoir pris. Ce n'était pas vrai. On m'enferma au plus profond de la cave - j'avais sept ans -; du matin au soir, j'ai dégermé les pommes de terre. A midi, je pouvais sortir rapidement pour aller manger. Au bout de trois jours, j'ai dit avoir pris les abricots, et ceci pour pouvoir sortir de

ce trou. C'est alors que j'ai pensé, à part moi: "Pourquoi ne volerais-tu pas puisque tu es punie quand tu n'as rien fait ? Au moins, tu auras quelque chose." Dès ce moment, j'ai commencé à voler tout ce qui me plaisait: les épingles à cheveux des autres enfants, des pièces de 20 centimes dans le portemonnaie de la mère. Je cachais tout, je n'en faisais rien. L'injustice m'avait blessée au plus profond.

Ma belle-mère me rendait responsable des infidélités de mon père. "Quel père est-ce que tu as ?" me criait-elle: et pourtant, il s'agissait de son mari, elle l'avait épousé.

Bien souvent elle m'a dit: "De toi, on ne fera qu'une fille de ferme." En moi-même alors je pensais: "Attends seulement, tu verras ce que je vais devenir.". Au lieu de m'abattre, cela me rendit agressive et insolente.

Ma belle-mère pouvait être très brutale. Un jour, elle me jeta contre un mur avec une telle violence que je m'évanouis. Une autre fois, elle me fit une blessure à la tête; c'était l'hiver. Je courus hors de la maison et pressai la neige sur ma tête, seulement pour qu'elle ne puisse voir que je saignais. J'étais trop fière pour lui montrer le mal qu'elle m'avait fait.

Il y eut de terribles disputes entre elle et mon père. Ramoneur, il gagnait bien sa vie, mais il dissipait tout. Sa femme lui avait apporté beaucoup d'argent lors de leur mariage et ils possédaient une maison. Mais mon père ne s'occupait de rien; en dix ans, nous avions tout perdu. Il était toujours absent. Il pouvait dire: "Je vais assister à une réunion de délégués" mais, en fait, il filait avec une femme jusqu'à ce que le mari de celle-ci arrive pour la chercher. C'était vraiment terrible.

Un jour, - je devais avoir neuf ans -, j'ai pensé: "Ce n'est pas une bonne manière de vivre. Jamais, je ne vivrai comme on vit ici." Cela resta enfoui profondément en moi.

La vie était dure. Je devais beaucoup travailler. Souvent, j'allais porter les journaux. Nous avions froid, je n'avais pas grand'chose à me mettre.

Heureusement, j'avais un maître d'école merveilleux. Chaque fois que je n'avais pas pu faire mes devoirs, il le remarquait, mais ne le laissait pas deviner aux autres enfants; cela m'a beaucoup facilité la vie à l'école.

Quelques années plus tard, je suis allée lui rendre visite: il me dit: "Tu sais, j'ai trop peu fait pour toi." J'ai répondu: "Oui, c'est vrai, mais si vous aviez fait davantage, la vie aurait été encore plus dure pour moi, parce que ma belle-mère ne l'aurait pas supporté."

Ecole du dimanche

J'aimais bien l'école du dimanche; je trouvais bien beau de ne pas devoir être à la maison le dimanche matin.

C'est à cette époque que je vécus quelque chose qui m'éloigna tout à fait de l'église. Nous avions une petite fête de Noël. Etant donné que je chantais bien et que j'avais de longues et grosses nattes rousses, je fus choisie pour être l'ange et chanter: "Du haut du ciel, je viens ici...". Tout à coup, au milieu du chant, je me mis à rire: je voyais tous les paroissiens devant moi; on savait d'où je venais et ce qui se passait chez nous. Je sentais combien étaient grotesques dans ma bouche

les paroles que je chantais. Naturellement, tout l'esprit de la fête avait disparu; des rires gênés fusaiient dans les rangs de l'assistance.

Après la fête, le pasteur et la monitrice de l'école du dimanche vinrent, furieux, vers moi et me dirent: "Tu as tout gâché, tu ne reviendras plus ici." Je ne savais pas alors que l'on peut s'excuser; je n'avais jamais entendu parler d'une chose pareille.

Vinrent les vacances. Je pensais qu'après, tout serait sûrement oublié. Je retournai donc à l'école du dimanche. Mais, au bas des grands escaliers, la maîtresse d'école du dimanche m'arrêta et me dit: "Toi, on ne te veut plus!" J'étais pétrifiée d'horreur. Je ne comprenais pas: que signifiaient alors les beaux cantiques qui chantaient l'amour et le Christ? Rentrée à la maison, je jetai au feu mon Nouveau Testament, les images et tout ce que j'avais reçu à l'école du dimanche. Je pensais: Allons, c'est pour les riches et pour les bons, mais pas pour nous!

Le pire, c'est que Mère me dit: "Tu vois, même eux ne veulent pas de toi." Je n'ai pu oublier que l'Eglise avait donné à la mère ce triomphe et qu'elle avait aggravé ma misère.

Je fermai mon coeur. Aucun chrétien ne m'approcha plus et si j'en rencontrais, je pensais: Sûrement, voilà encore "un de ces gens-là!"

Locarno

A douze ans, je tombai malade: une pleurésie très grave dont je n'arrivais pas à me remettre. La maladie se prolongea trois mois durant. Or, j'avais au Tessin une tante qui dirigeait un hôtel; mon père lui demanda si je pouvais aller chez elle. Ainsi, à fin décembre, je partis pour Locarno.

La tante n'avait guère de temps pour moi; je pus donc jouir d'une vie sans obligations. C'était beau d'être, pour une fois, libre. J'aidais le postier à porter les lettres. Chaque matin, j'allais à la Madona del Sasso et m'imprégnait de l'atmosphère de cette belle église. J'aimais regarder les prêtres dans leurs robes longues: (il n'y avait pas de catholiques dans notre village). Tout le jour, j'étais en route. Quand j'avais faim, j'allais tout simplement vers la cuisinière et m'asseyait auprès d'elle dans la cuisine.

A la fin du trimestre, ma tante me dit un jour: "Maintenant, tu es rétablie, et dès demain tu travailleras à la cuisine." "Mais, tante Frida, lui répondis-je, il faut qu'enfin j'aïlle à l'école, je n'ai même pas fini la sixième!" J'aimais l'école. Ma tante répliqua: "Puisque tu es pareillement ingrate et ne veux pas nous aider, demain tu prendras le train et rentreras à la maison. Elle me procura un billet Locarno-Zürich et je partis.

Le retour

C'est par un beau jour d'avril que j'arrivai avec mon petit bagage à la maison. Entre temps, je n'avais eu aucune nouvelle de ma famille. Autour de la maison régnait un silence de mort: point de poules, point de chien, on ne voyait personne. J'entrai - la maison était une vieille construction datant de quatre cents ans. La porte de la cuisine était ouverte. Une jeune femme était assise devant la table. Je demandai: "Que faites-vous ici ? La mère, où est-elle, et le père ?" "La mère est partie et c'est moi qui vis ici maintenant" fut la réponse. J'étais stupéfaite. Je criai: "Vous ne pouvez faire cela, vous n'êtes pas mariée". "Ce sera bientôt fait" dit-elle. Je compris alors que ma belle-mère avait quitté la maison avec son garçon.

Nous vécûmes quelque quinze jours ensemble. Je ne touchai jamais à rien de ce que cette femme avait cuisiné. J'étais sous cent pieds de honte, car, tout le monde dans le village était au courant de ce qui se passait chez nous.

Cependant, mon maître d'école fut merveilleux. Il y avait plus de six mois que je n'avais pas suivi d'école. Il me dit: "Nous savons ce qui se passe chez toi, à la maison. Je te donnerai une ou deux heures de leçon, chaque jour, pour rattraper ton retard, ceci, afin que tu puisses entrer à l'école secondaire, car tu en auras besoin un jour." - C'est ainsi que je trouvais toujours à nouveau des personnes pour m'aider à aller de l'avant.

Un soir, ma belle-mère et son garçon revinrent à la maison. Dans une voiture tirée par un cheval, elle rapportait ses affaires. L'autre femme

ne put que disparaître par la porte de derrière, évitant ainsi d'en venir aux coups, peut-être au meurtre.

Les jours qui suivirent furent terribles. La mère voulait tout savoir du père et de la jeune femme. Je mentais et disais toujours que je ne savais rien. Chaque fois, elle me battait. Une fois même, elle arriva sur moi avec un couteau. Tout un jour, je me suis cachée dans la forêt. J'avais une peur terrible de cette femme; je pensais qu'elle allait me tuer. La police dut venir à plusieurs reprises, car elle menaçait aussi mon père. Un jour, elle le poursuivit avec une hache. Elle était à tel point amère et déçue qu'elle ne savait plus ce qu'elle faisait.

Mes deux frères aînés s'en allèrent dès qu'ils eurent terminé l'école secondaire. Ils détestaient mon père parce qu'il n'avait jamais rien fait pour qu'ils puissent apprendre un métier. Leur départ était une chance pour moi, car le plus âgé me maltraitait sans cesse.

A l'hôpital

Une nuit, je me réveillai - je croyait rêver; j'avais d'horribles douleurs et ne pouvais plus bouger. Le matin, j'entendis mon père et l'appelai. Il devait aller travailler et me dit d'appeler la mère quand elle se lèverait. Elle vint, me secoua et me menaça: "Si tu ne te lèves pas tout de suite, tu vas voir!" Je me soulevai et criai de douleur. Alors elle me rejeta sur le lit en tempêtant: "En tout cas, je n'appellerai pas le médecin."

Je ne savais que faire. C'est le lendemain seulement que père revint à la maison. Quand il visitait les fermes, il ne pouvait enlever la suie des cheminées que la nuit pour ne pas faire éteindre les feux de bois, ce qui aurait empêché l'emploi de la cuisinière durant la journée. De retour, il me dit: "Sûrement, tu as seulement peur de l'examen d'entrée à l'école secondaire." Toutefois, comme je ne pouvais plus bouger, il appela le médecin. Celui-ci pensa à une paralysie infantile. Une ambulance arriva de suite. Lorsque le chauffeur me prit dans ses bras pour me porter à l'auto, je hurlai de douleur. C'était comme si tout se déchirait en moi.

A l'hôpital, on m'administra des calmants. Je ne pouvais plus bouger. Personne ne savait d'où provenaient ces couleurs. Je dus rester près de six mois dans le service de médecine.

Pendant ce temps, à la maison, tout allait de mal en pis. Mes parents divorcèrent. Nous avions tellement de dettes que la maison dut être vendue aux enchères.

Ma belle-mère se vengeait de mon père en disant partout du mal de lui, si bien qu'il ne trouvait plus d'emploi comme ramoneur. Car, un ramoneur doit être intègre. Mon père alors disparut et je n'entendis plus parler de lui.

Ma belle-mère me rendait visite quelquefois à l'hôpital et laissait déborder sa colère. Un jour, elle me dit: "Je te souhaite un mariage aussi malheureux que le mien." Je pensais, à part moi: "Peuh, je ne me marierai tout simplement pas; je m'épargnerai cela." Je n'y ai plus jamais repensé.

Les enfants qui étaient dans la même salle que moi entendaient naturellement toutes ses paroles. Je les suppliais de n'en parler à personne. J'avais toujours une forte fièvre. Un jour le médecin avertit les enfants qu'ils ne devaient pas faire tant de bruit car cela me donnait la fièvre. L'un d'eux répondit: "Non, Monsieur le Docteur, ce n'est pas vrai. La mère qui vient quelquefois se conduit méchamment et crie très fort." Les enfants racontèrent au docteur tout ce qu'ils savaient. De peur, je tombai presque de mon lit. Je pensais: "Si ma belle-mère apprend cela, elle va me tuer!" Mais, aux prochaines heures de visite, le médecin se tint à l'entrée et la renvoya immédiatement, lui interdisant de venir me voir.

Elle m'envoya à l'hôpital une horrible lettre, me disant qu'elle ne voulait plus rien avoir à faire avec moi. Personne ne voulait croire que quelqu'un put écrire de telle façon.

Mais c'est alors que commença pour moi une vie plus libre. J'avais treize ans. L'une des soeurs de l'hôpital était viennoise. Elle m'appelait toujours "mon petit trésor". Elle ne savait pas que l'on m'appelait, à cause de mes cheveux roux: "Diable" ou "Renarde". Dans mon village, on méprisait les cheveux roux. Une fois, j'entendis le médecin chef dire à ses assistants, avec admiration: "Avez-vous déjà vu d'aussi beaux cheveux?" Je me dis alors: "Si ce médecin trouve mes cheveux beaux, personne désormais ne pourra se moquer de moi." C'était là "affaire classée"!

Au bout de six mois environ, je tentai de me lever. On s'aperçut alors qu'une de mes jambes avait raccourci de douze centimètres. On fit

des radios et on constata que la tuberculose avait atteint une hanche. De suite, on me transféra en chirurgie. Je ne sais combien de kilos furent suspendus à ma jambe; la traction exercée était terriblement douloureuse.

A cette époque, un jeune médecin me donnait chaque semaine deux à trois heures de leçons. Comment, à côté de tout son travail, arrivait-il à me donner cet enseignement, je ne sais! Il m'apportait des livres, les légendes grecques ou celles du moyen-âge. Je lisais tout, même s'il y avait bien des choses qui m'échappaient. Cela me nourrissait et m'emportait dans un monde qui m'était totalement inconnu.

Un jour, ce médecin me demanda si je mangeais; je répondis non, car tout me répugnait. En effet, cela faisait dix mois qu'on me donnait chaque soir de la semoule avec de la compote de pommes et toute la semaine la même soupe; à midi, ce n'était pas meilleur. Si personne ne payait pour vous, on recevait la nourriture la meilleur marché. Il me dit: "A partir d'aujourd'hui, on te servira les repas de deuxième classe, à mes frais." Les infirmières étaient jalouses et objectèrent que je n'avais pas besoin de cela. Mais il insista.

Presque chaque jour, je passais au moins une fois en salle d'opération, car j'avais de gros abcès qu'il fallait ponctionner. Il en résultait des blessures ouvertes que j'ai gardées pendant deux ans et demi.

A cette époque, une soeur méchante s'occupait de moi. Pour elle, il n'y avait que les riches qui comptaient, car d'eux elle recevait des cadeaux. Avec nous, (nous étions trois à être

pauvres), elle pouvait être odieuse. Souvent, je vomissais, alors elle me jetait le vomi au visage. Un jour le médecin remarqua: "Ce n'est pas normal que tu aies cette température élevée, est-ce que tu ne te sens pas bien ?" Je lui dis: "Non, je rejette tout ce que je mange et j'ai terriblement mal au ventre. Je l'ai déjà souvent dit à la soeur." En principe, on ne devait pas parler directement au médecin. Quelques minutes plus tard j'étais en salle d'opération, - j'avais une appendicite aiguë.

Pendant la narcose, j'ai tempêté contre cette soeur. Alors on enquêta dans la salle où nous étions dix-sept enfants. L'un de nous raconta tout et dit comment la soeur tourmentait tous ceux qui n'avaient pas de famille. Lorsqu'on me ramena dans la salle, la soeur avait disparu. Elle avait été mutée dans la division des hommes.

Quelques années plus tard, j'étais hospitalisée à Zurich et je la rencontrai de nouveau. Elle travaillait dans une salle voisine. Elle s'excusa de ce qui était arrivé. J'appris qu'elle avait eu une vie très malheureuse. Cependant, il me fallut longtemps pour me rapprocher d'elle. Je ne comprenais pas qu'on puisse déverser son insatisfaction sur des êtres sans défense. Je jurai alors que je ne maltraiterais jamais un innocent. Dans les années qui suivirent, j'eus à connaître de nombreux enfants pauvres et abandonnés.

Davos

Le Professeur qui était responsable de moi m'avait depuis longtemps condamnée. Pourtant le médecin traitant m'avait dit: "Si nous pouvions t'amener à Davos, tu pourrais t'en sortir." "Mais personne ne paie pour moi", dis-je. Alors, pendant une absence prolongée du professeur, ce médecin écrivit à ma commune d'origine et obtint que je sois reçue au home d'enfants de Clavadel, près de Davos.

Le jour où le professeur revint, j'étais dans la voiture de l'hôpital en route pour Davos. La soeur qui m'accompagnait souffrit de malaises pendant tout le voyage. Cependant, moi, je me sentais au mieux possible. C'était une glorieuse journée de mai. A cette époque, il n'y avait pas encore d'autoroute; la plupart des routes n'étaient même pas goudronnées. Ces sept heures de voyage vers Davos furent épuisantes.

Lorsque j'arrivai, j'eus d'horribles coliques rénales. On diagnostiqua une tuberculose des reins. Au sanatorium, le médecin-chef était comme un père pour ses patients. Il me dit: "En fait, on devrait intervenir sur les deux reins. Pourtant, nous n'y toucherons pas et nous allons t'aider à t'en sortir."

La tuberculose rénale causait de grandes souffrances. C'est un médecin américain qui était responsable de moi. Parfois, au milieu de la nuit, il venait, s'asseyait sur mon lit et me tenait compagnie pendant une heure ou deux. Au sanatorium, en fait, il n'y avait pas de médecin de nuit. Ce docteur avait une femme ravissante, une Américaine très blonde; nous brûlions tous d'amour pour elle. Quelqu'un

nous donna de la laque rouge, avec laquelle nous nous laquions les ongles, comme elle le faisait. Nous coiffions nos cheveux en rouleaux, comme elle. C'est ce que nous vivions. La joie de vivre, je ne l'ai, malgré tout, jamais perdue.

Durant tout mon séjour à Davos, ni mon père, ni personne ne vint me voir. De ma marraine non plus, je n'ai rien vu ni entendu. Pourtant, elle possédait un important commerce de camionnage près de Davos.

Mon état de santé empirait. J'étais près de mourir lorsque mon médecin me dit que je devais retourner à l'hôpital de Zurich, car je ne supportais pas le climat de Davos. "Mais alors, à Zurich, personne ne s'occupera de moi et si je meurs il n'y aura personne à mon enterrement" ai-je dit. "Bon, mais tu dois signer la déclaration certifiant que tu veux rester ici. Nous te garderons sous ta propre responsabilité" dit-il. J'avais alors quatorze ans. Savoir que moi seule, et personne d'autre, étais responsable de ma vie m'a plus tard beaucoup aidée.

Ensuite, j'ai attrapé la scarlatine et on m'a transférée à l'hôpital de Davos. Chacun pensait alors que, pour moi, c'était la fin. C'est là qu'on me trouva aux poumons des séquelles de ma pleurésie, ce qu'on n'avait pas remarqué jusqu'ici.

A l'hôpital, je vécus une merveilleuse amitié avec une Berlinoise qui venait d'une très bonne famille de cette ville. Elle aussi avait la scarlatine et nous partagions la même chambre. Elle avait vingt ans et était fiancée à un Anglais. Elle me répétait toujours: "Quand je serai de retour à Berlin, tu dois

venir me rejoindre." Sa famille avait une grande maison; elle me rendrait possible la fréquentation de l'école. Lorsque le moment fut venu pour moi d'aller à Berlin, on ne recevait plus de visa. Plus tard, elle retomba malade et l'hôpital dans lequel elle se trouvait fut l'un des premiers immeubles à être bombardé et détruit. C'est là qu'elle mourut. J'en eus beaucoup de peine car elle était devenue une amie très chère, avec laquelle, pendant plusieurs années, j'avais partagé joies et chagrins.

Au bout de six semaines, je retournai au home d'enfants de Clavadel; mes reins aussi étaient guéris. Tant que dura la scarlatine, on me donna dix tasses de lait par jour et rien d'autre. Je ne pouvais plus voir le lait. Cependant, c'est la scarlatine qui m'a sauvée. Trois autres enfants, qui n'étaient à Clavadel que pour observation, furent contaminés et moururent. La mère de l'un d'eux voulait faire un procès et j'aurais dû témoigner contre les médecins. Je m'y refusai alors même qu'on m'aurait donné tout ce que je voulais. J'avais tant reçu des médecins. La jeune mère se consumait de chagrin si bien qu'elle mourut rapidement.

Tout mon séjour à Davos avait été payé par ma commune d'origine. C'est plus tard que je m'y rendis et que je les remerciai pour tout ce qu'ils avaient fait pour moi pendant presque trois ans.

Chez ma grand'mère

Lorsque je dus quitter le sanatorium, il fallut d'abord trouver une place pour moi. Je n'avais plus de famille et j'arrivai chez ma grand'mère alors même qu'elle ne voulait plus rien avoir à faire avec moi ni avec mes parents. Elle ne m'aimait pas.

Je demandai, à ce moment, à un maître dans le village, si je pouvais aller en deuxième classe de l'école secondaire comme auditrice. Le règlement de l'école le permettait. Le maître en parla aussi avec la classe. Les élèves furent pleins d'égards pour moi. Lorsqu'il y avait du verglas sur les chemins, ils venaient me chercher, car ma jambe me rendait maladroite. C'était difficile pour moi: j'avais deux ans de plus que mes camarades, je n'avais pas pu suivre régulièrement l'école et je venais d'un monde bien différent, celui du sanatorium.

Au bout de six mois, je sentis que je tombais de nouveau malade. J'étais tout de suite fatiguée et je perdais du poids. J'arrivais avec peine à monter les escaliers. Jamais ma grand'mère ne m'autorisait à m'étendre pendant la journée. Elle disait: "A seize ans, cela ne se fait pas." Elle ne le faisait pas elle-même d'ailleurs.

Le médecin-chef de Clavadel m'avait indiqué le nom d'un de ses confrères, médecin-chef à l'hôpital cantonal de Zurich. Il m'avait dit que je pourrais en tout temps m'adresser à lui si je n'allais pas bien et qu'il lui écrirait à mon sujet.

Lorsque je dis à ma grand'mère que je me sentais de nouveau malade et qu'il faudrait aussi que je montre ma jambe à un médecin, elle se mit en colère: "Alors, ça recommence!" Toutefois, elle me donna fr. 1.80 pour le billet de train pour Zurich.

Nouveau séjour à l'hôpital

Je me rendis donc à l'hôpital cantonal et demandai à voir le médecin avec lequel j'avais pris contact. Il était chirurgien, - un brave homme. Il m'examina et me dit que sur le moment, il ne trouvait rien. Mais, comme j'avais une forte fièvre, on me garda. On m'installa dans une salle avec dix-sept femmes.

Le professeur, un éminent chirurgien, voulait m'opérer tout de suite des reins. Toutefois je me défendis, disant qu'ils étaient guéris. Il me dit alors: "Si tu ne veux pas qu'on t'opère, tu ne peux rester ici." En fait, il voulait un sujet d'observation pour ses étudiants.

Le médecin qui m'avait accueillie intervint et appela un professeur de médecine. Celui-ci diagnostiqua une sévère rechute de tuberculose pulmonaire. Il dit: "Il n'y a qu'une chose à faire, aller à Davos . Je répondis: "Alors je reste ici pour mourir. Je ne peux retourner une deuxième fois à Davos, car personne ne voudra payer pour moi et je ne veux pas que tout recommence comme avant."

- "J'ai une autre proposition à te faire: nous avons un nouveau médicament et nous pourrions en faire l'essai sur toi si tu es d'accord." J'acceptai, car je n'avais plus rien à perdre

et si cela réussissait, alors tant mieux! On me mit alors dans une jolie chambre, avec trois dames. On me remplit les poumons avec une espèce d'huile et on me suspendit à moitié par les jambes. Cette huile, il fallait que durant trois semaines, en toussant, je la fasse sortir. C'était horrible et je me sentais mal. Deux fois par semaine, les étudiants venaient et une fois on me présenta dans la salle de cours. Cependant, je fus merveilleusement bien soignée et, durant six mois, je n'eus pas à déboursier un centime.

Une fois rétablie, le médecin chef me dit que je devais reprendre l'école et qu'il ne me fallait plus faire d'efforts physiques.

Je revins donc chez ma grand'mère. J'y fus fort mal accueillie. Elle se plaignait sans cesse que je lui coûtai trop cher. Elle me dit clairement qu'elle ne payerait jamais une école pour moi. Elle fit venir l'assistante des pauvres de mon précédent domicile. Celle-ci me jeta en plein visage: "Je m'occuperais de tout enfant du village dans le besoin afin qu'il puisse apprendre quelque chose, à l'exception d'un enfant des Trüssel." Je me levai en me disant: "Maintenant, aide-toi toi-même..." "Marche ou crève", tu ne peux plus rien attendre de qui que ce soit."

L'école ménagère

Cette même semaine, je lus dans un journal une annonce: une école ménagère, située au bord du lac de Zurich, donnait des cours de trois mois aux ouvrières sans travail. Cela ne coûtait que fr. 100.-. Je m'adressai au service social de mon village pour demander si l'on me prêterait les fr. 100.- nécessaires pour l'école et l'internat. Je promis que je rembourserais dès que je travaillerais. On me remit la somme; plus tard, on m'en fit même cadeau.

Sans en dire un mot à personne, je pris toutes les dispositions nécessaires. Le moment venu j'annonçai à ma grand'mère et à ma tante que j'allais suivre cette école ménagère, que désormais, elles n'auraient plus à s'occuper de moi. Toutes deux furent indignées: "Tu sais bien que le médecin t'a défendu de travailler. Si tu retombes malade, nous ne te voulons plus ici." Je répondis: "Je ne reviendrai plus ici et j'en prends toute la responsabilité."

Je partis pour Wädenswil. A part deux robes que j'avais reçues d'une infirmière et une robe neuve que m'avait fait faire ma tante, je ne possédais rien. Ma jambe était encore très faible; il n'y avait qu'un mois que j'avais quitté l'hôpital et que je marchais sans cannes.

Nous avions des cours d'hygiène donnés par une femme médecin, amie de ma doctoresse de Clavadel; elle me reconnut. Tout étonnée, elle me dit: "Mais, que fais-tu ici ?"

- "Je n'ai pas d'autre choix, je dois gagner ma vie" lui répondis-je. Elle parla à la directrice et je fus dispensée de tous les travaux pénibles et de la gymnastique. Le plus souvent, je travaillais à la cuisine, mais quelquefois je devais aussi repasser et les fers chauffés au charbon étaient lourds; l'effort me coûtait des larmes, car j'étais encore très faible.

Ma première place

Après ce cours, je cherchai une place dans un ménage. Quel temps il m'a fallu pour en trouver une!.. A cette époque, pendant les deux ans qui suivaient la guérison, on devait annoncer qu'on avait eu la tuberculose. J'essayai des refus nombreux. Cependant, une famille à Zurich, avec une petite fille, m'engagea. Je dus promettre que jamais je n'embrasserais l'enfant ni même la prendrais dans mes bras. Je tins parole. Chaque mois, je me soumettais à un contrôle médical, on voulait être rassuré quant à ma bonne santé.

C'était une gentille famille. Cependant, on devait y économiser beaucoup. Le père, à l'époque où le travail manquait, avait perdu sa place d'ingénieur et ouvert son propre commerce d'électricité. On me payait fr. 25.- par mois, sans assurances et sans vacances. Souvent, je devais porter de lourdes caisses à la gare ou à la poste. Trois fois par semaine, j'aidais jusqu'à minuit à faire des paquets. Je m'étais dit que je ferais le maximum et n'économiserais pas ma peine. Si je tenais

le coup, alors je m'en sortirais, sinon je mourrais.

Pendant les deux ans où j'occupais cette place, je n'eus jamais un jour complet de congé. Et si j'avais une fois quelques heures de libres, j'emmenais la petite en promenade. Je vis à quel point j'aimais les enfants. Cette enfant est aujourd'hui une femme de cinquante ans et nous sommes toujours en bonnes relations.

Un incident provoqua mon départ. Un jour, la soeur aînée revint de l'école avec une mauvaise note. Et le père de dire alors: "Si cela ne s'améliore pas, tu seras un jour comme Trudi."

Comment ? Etait-ce là tout ce qu'ils pensaient de mon service, de tout le travail que je faisais sans rien avoir pour moi ? Même mon cours de français, j'y avais renoncé. Le lendemain matin, je donnai mon congé.

En Suisse romande

Je voulais maintenant apprendre le français. L'idée s'était implantée en moi à l'hôpital, lorsque j'accompagnais mon médecin auprès de ses patients pour l'aider à poser des bandages. Il m'avait dit une fois: "Je pourrais vraiment faire de toi une bonne infirmière pour la salle d'opération. Est-ce que cela te plairait ?" "Et comment!" lui dis-je. "Si tu veux un jour apprendre ce qui est nécessaire pour cela, je t'aiderai" promit-il.

Je savais toutefois qu'il n'est pas facile d'être acceptée dans une école d'infirmière.

Il fallait au moins avoir terminé l'école secondaire et savoir le français. C'est pour-quoi j'ai cherché une place en Suisse romande; je fus engagée par un couple âgé.

C'était une place difficile. Madame me répé-
tait chaque jour que j'avais une tête de Suisse
allemande. Là-dessus, Monsieur répliquait:
"Oui, mais elle travaille aussi comme une
Suisse allemande."

Madame était très pieuse. Elle me dit un
jour que je devrais aussi aller à l'église.
Je lui répondis: "Si pendant tant d'années,
Jésus n'a rien fait de plus pour vous, il ne
pourra pas grand'chose non plus pour moi."
Monsieur me regarda et ajouta: "Voilà ce
que j'aurais dû dire il y a quarante ans."

J'avais beau me donner beaucoup de peine,
rien de ce que je faisais n'était bien. Elle
me répétait sans cesse que rien ne brillait
dans sa maison et pourtant j'allais tout le
long du jour, la bouteille de Sigolin à la
main, et frottais toutes les poignées de porte
et tout ce qui me tombait sous les yeux.

Un jour que j'étais toute seule à la mai-
son, je remarquai une vieille channe qui était
vraiment terne. Je me dis: cette fois, je
vais lui faire plaisir. Je polis la channe
durant deux heures jusqu'à ce qu'elle brille
comme un miroir. Lorsque Madame revint, elle
en perdit presque connaissance! Qu'est-ce que
j'ai entendu! Il s'agissait d'une cruche thi-
bétaine, vieille de plus de 2000 ans. Monsieur
et le fils dirent alors: "Cela te vient bien,
avec ta "putzmanie".

Naturellement, je fis aussi des bêtises. Le jour de mon arrivée, j'aidais à essuyer la vaisselle. C'était après un thé de dames. Je pris la première tasse, elle se brisa entre mes mains. La deuxième, je l'écrasai aussi entre mes doigts; il en fut de même pour la troisième.

Madame était hors d'elle. Ces tasses venaient de son arrière-grand'mère. C'était vraiment de fort belles tasses, mais je n'avais jamais eu de porcelaine aussi fine entre les mains. Dès ma plus tendre enfance, je n'avais connu que de la vaisselle de faïence.

Une autre fois, Madame m'envoya à la cave chercher des échalotes. Je ne savais pas comment sont les échalotes. Je pris des oignons dans le coin à gauche - où se trouvaient les oignons de tulipes, mais j'aurais dû puiser à droite. Cela dura des semaines. Un jour, Monsieur me demanda où je prenais les échalotes. Lorsque je le lui expliquai, il rit aux larmes et dit à sa femme: "Tu te rends compte, toi, une si bonne cuisinière, tu n'as même pas remarqué que tu préparais des oignons de tulipes!"

Moi-même, je ne pouvais jamais faire la cuisine, mais je regardais Madame travailler. Elle était une merveilleuse cuisinière. J'appris à connaître la cuisine française, ce dont je suis toujours très reconnaissante.

Après une demi-année, je donnai mon congé. Je ne supportais plus toutes ces chicaneries. Elle ne pouvait comprendre ma décision. Elle n'avait jamais eu quelqu'un qui, comme moi, faisait tout comme elle le voulait. Elle

m'offrit de doubler mon salaire, et promit d'engager une femme de ménage et une femme pour la lessive. Pourtant je lui dis: "Vous auriez dû me dire tout cela plus tôt - voyez comment vous m'avez traitée!" Monsieur dit: "Je la comprends, je n'aurais pas pu en supporter autant." C'était dommage, car ils habitaient une très belle maison à la campagne. C'était une femme tout à fait charmante, lui, avait été instituteur de village - il était un véritable ange.

Au Zurichberg

Ma place suivante, je l'ai trouvée au Zurichberg. J'ai changé mon cheval borgne contre un aveugle. La dame me reprochait sans cesse ma famille et disait que je n'avais reçu aucune éducation. Il est vrai que je faisais quelquefois des bêtises; j'étais encore bien jeune. Un jour, elle entendit par hasard que j'avais été dans un sanatorium. "J'ai le droit de vous renvoyer à l'instant, vous avez eu la tuberculose" me dit-elle. "Si vous me renvoyez pour cette raison, je vais à la police. Cela date de deux ans et je suis en bonne santé." Elle ne pouvait vraiment pas se plaindre que j'en faisais trop peu. Je recevais fr. 40.- par mois et travaillais de six heures du matin à huit heures du soir. Une fois, elle me demanda ce que je pouvais bien faire de mes soirées. Je lui dis que je me tricotais une robe. Elle me répondit: "Si vous pouvez encore tricoter, alors c'est que vous n'avez pas assez travaillé pour moi. Dès

ce jour, vous travaillerez une demi-heure de plus." Au fond, cela m'était bien égal. Je préparais lentement ma véritable carrière et chaque centime que je pouvais épargner, je le portais à la banque. "Un jour, j'aurai ce que je veux", pensais-je. Je savais bien que je ne pouvais compter que sur moi-même et me disais: "Si je réussis, je serai un héros. Si ça ne va pas, ce sera mon affaire."

Je veillais à ce que tout aille bien et vivais de façon très raisonnable. Madame me blessait parfois à tel point que j'aurais pu la tuer. Un jour, j'ai brisé neuf assiettes pour ne pas m'attaquer à elle. Je trouvais que cela me coûterait moins cher de remplacer ces neuf assiettes que d'aller en prison.

Qu'elle puisse à tel point mettre sans cesse en évidence mon peu de valeur m'atteignait au plus profond de moi-même. Cela me rendait agressive et quand elle m'offensait, il me venait de suite à l'idée la répartie qui l'offenserait plus encore et la ferait se taire. Naturellement, il n'y avait ainsi aucune amitié entre nous et bien des gens avaient peur de moi.

Je me suis vengée de cette femme en lui prenant la confiance de son enfant. Elle avait une charmante fillette de deux ans. Du matin au soir, je m'occupais d'elle et lui racontais des histoires. Je faisais tout pour gagner son affection de sorte que la mère ne pouvait plus en faire façon. Il faut aussi dire que, comme mère, elle se comportait très sottement. Quand j'étais absente, l'enfant faisait tout ce qu'il ne fallait pas

faire. Dès que je revenais, elle était de nouveau très gentille. Mais, je n'avais pas réalisé ce que mon départ allait avoir comme conséquence pour cette enfant.

A Casoya

Au bout de dix-huit mois, je quittai cette place et m'annonçai pour suivre un cours dans un home de formation pour jeunes filles, à Casoya, près de Lenzerheide. J'écrivis que je ne pouvais pas payer la totalité du cours, mais que je payerais le reste plus tard. La directrice me répondit qu'elle serait heureuse que je vienne. Il lui plaisait d'avoir à ses cours des élèves de milieux différents et que la question financière se réglerait plus tard.

J'avais fr. 1500.- à la banque, juste ce que coûtait le cours. Mais je devais penser à payer la caisse-maladie et les frais de voyage. Cela ne m'eût pas paru raisonnable d'utiliser toute mon épargne, car, si je venais à tomber dans le besoin, personne n'était là pour m'aider et ma fierté m'aurait empêché d'aller demander du secours à quelqu'un. Je me répétais: "Si je commence à dépendre des autres, je ne saurai plus ce qui est à moi et ce qui est aux autres, alors, il ne vaut plus la peine de vivre.

La plupart des vingt-quatre jeunes filles de notre cours venaient de très bonnes familles. Elles recevaient probablement plus d'argent de poche que je n'avais jamais gagné en un mois.

C'étaient des jeunes filles charmantes et nous vécûmes toutes ensemble un été inoubliable.

Le samedi après-midi, nous étions libres et pouvions descendre au village. Nous y allions toutes ensemble. Je me procurai immédiatement une chaise longue et je m'y reposais pour le bien de ma santé. Durant quatre ans, j'avais travaillé sans jamais avoir un jour de congé ni de vacances. Je n'avais pas été une seule fois malade, pas même un coup de froid. Toutefois, je constatais que j'avais usé toutes mes forces. Ainsi ce cours était arrivé au bon moment.

Je me rappelle particulièrement une jeune fille de Soleure. Elle était pianiste, mais devait, vu l'état de ses nerfs, s'arrêter un certain temps. Un samedi, alors que toutes se préparaient à aller danser, elle vint vers moi et me demanda si je ne voulais pas venir aussi avec elles. Naturellement, j'en avais une folle envie. Mais j'avais déjà préparé ma réponse: il fallait que je ménage ma jambe. Elle me dévisagea un peu de coin et dit: "Allons, tu n'as pas d'argent." Je répondis: "Non, j'ai encore fr. 10.-, mais ils doivent durer jusqu'à la fin du cours. A part cela, je n'ai rien."- "Alors, si c'est ainsi, dès ce jour, tu es notre invitée. Je suis tellement gâtée. Et le colis que mes parents m'envoient chaque samedi t'appartient désormais." Depuis lors, elle me remit son paquet, sans même regarder ce qu'il contenait. Elle ne gardait pour elle que les fleurs.

Quand nous faisons des tours de deux ou trois jours en Engadine ou dans d'autres vallées,

je trouvais toujours des cartes et des timbres-poste sur mon lit et je n'ai jamais su qui me les donnait.

Nous nous entendions merveilleusement. Chaque samedi soir, nous nous réunissions et parlions de ce qui n'avait pas été durant la semaine, de ce que nous espérions et toutes ensemble, nous prenions des décisions. L'une de ces décisions concernait nos sorties. C'était la guerre. De nombreux Polonais étaient internés dans notre village. Nous avions décidé de ne jamais sortir seules, mais à deux ou trois, pour aller à la montagne cueillir des rhododendrons ou pour nous promener. Aucune d'entre nous n'a brisé cet engagement.

Au cours, je pus me rendre compte de ce dont j'étais capable; pour le ménage, j'en savais plus que notre maîtresse d'économie domestique et le professeur de cuisine me confiait souvent tout un groupe. Elle disait: "Tu sais ça beaucoup mieux que moi". Je pensais à part moi: "Plus personne, jamais, ne me dira que je ne vauds rien et que je n'ai aucune formation scolaire."

Ces six mois m'avaient vraiment formée. Bien des amitiés de cette époque durent encore et pourtant quarante ans se sont écoulés. A la fin du cours, il me restait 10 centimes. Pour gagner quelque argent, je me proposai pour nettoyer la maison et faire la cuisine. Je travaillais le matin; l'après-midi j'étais libre et j'allais à la montagne. Je restai là un mois, une amie également. Cela me fit du bien car le cours avait été intensif. Cette courte période m'a permis de gagner

suffisamment pour pouvoir partir. Mais je ne savais pas où aller. Je m'annonçai au service féminin de l'armée, je voulais travailler à la poste de campagne. Bien qu'une amie soit intervenue en ma faveur, je ne pus être engagée à cause de mon ancienne tuberculose.

C'est alors que la directrice du home de formation reçut la demande d'une famille de pasteur à Bâle: il y avait six garçons. J'aurais été très bien payée, ce qui m'eût été fort nécessaire. Toutefois, lorsque j'eus devant moi les six enfants pleins de vie, les pantalons et les chemises à repasser et toute la maison à nettoyer - et encore tout cela pour une famille de pasteur! - je refusai de m'engager.

Berne

Quelques jours plus tard, je reçus une lettre d'une dame de Berne; elle m'écrivait qu'elle avait eu mon adresse par une amie de ma tante. Elle attendait un enfant et cherchait une aide de ménage.

Je ne pus lire sa signature, sans cela je ne serais jamais allée à Berne. En effet, cette dame avait un nom connu, elle était engagée dans le Réarmement moral. A cette époque, on rencontrait ces gens partout. Même à l'hôpital, j'avais eu une infirmière qui s'était donné beaucoup de peine pour me changer et me mettre sur la bonne route.

La lettre de cette dame me plut; les conditions me convenaient et comme j'avais grande

confiance en l'amie de ma tante, j'appelai Berne et dis que j'acceptai volontiers la place offerte.

Début novembre, je fis le voyage de Berne; j'avais deux francs en poche. J'arrivai et découvris avec effroi qu'il s'agissait d'une famille du Réarmement moral. J'appelai immédiatement une amie sur place, que j'avais connue à Casoya, pour lui demander si elle n'aurait pas un lit pour moi. Je lui dis où j'allais travailler mais que je ne voulais pas encore défaire mes bagages: je voulais d'abord voir ce que faisaient ces gens et s'ils parleraient beaucoup de leurs trucs pieux.

Je me tins très à l'écart. Je dis que je voulais manger à la cuisine; mais il n'en était pas question. J'insistai pour pouvoir prendre au moins le café toute seule à la cuisine. Grâce au cours de Casoya, j'étais devenue beaucoup plus sûre de moi et je fixai mes propres conditions. Mais, en fait, cela n'était pas nécessaire. J'avais beaucoup de liberté; mon temps libre aussi était réglé, et si un jour, je devais renoncer à mon congé, il m'était remplacé. J'avais un bon salaire et reçus même une assurance-vie.

Monsieur avait un poste dans les services diplomatiques. Au début de l'été 1944, il dut se rendre en Amérique et sa femme l'accompagna. C'est alors que les Alliés débarquèrent en France et mes patrons ne purent plus revenir. Au lieu des trois mois prévus, ils restèrent dix mois absents. Nous ne recevions guère de nouvelles et eux pas plus que nous. Ce n'était pas facile.

Je m'occupais des deux petites filles; l'une avait quatorze mois, l'aînée, deux ans et demi, au départ de leurs parents. La confiance que l'on me témoignait en me rendant responsable des deux enfants, me combla. La marraine d'une des fillettes habitait aussi avec nous, donc je n'étais pas toute seule. Presque chaque nuit, il y avait des alarmes: les avions alliés survolaient la Suisse. L'aînée était très sensible. Elle regardait si j'étais debout, et seulement alors se recouchait pour dormir. Elle disait toujours: "Je n'aime pas cette musique d'avions."

Par chance, à l'étage au-dessous, vivait une gentille famille de diplomates. Ils pouvaient se chauffer et comme leurs tuyaux passaient par notre cuisine, nous avions toujours chaud; aucun des enfants ne tomba jamais malade.

Au printemps 1945, les parents revinrent à la maison. Ils étaient reconnaissants que je leur rende les enfants en bonne santé. Moi aussi, je me sentais déchargée.

L'achat de Caux

Ils étaient revenus d'Amérique avec l'idée de chercher en Suisse un centre pour le Réarmement moral, où les peuples déchirés par la guerre pourraient se retrouver.

Cela ne m'intéressait guère; je me concentrais entièrement sur ma carrière à venir. Chaque centime, je l'apportais à la banque. Seuls les pourboires que je recevais

parfois des hôtes étaient utilisés pour acheter des livres ou faire de petits voyages. J'amassais ainsi lentement l'argent nécessaire à ma formation future. J'écrivis à l'hôpital de la Croix-Rouge à Zurich et reçus une bonne réponse: au vu de ma formation à Casoya, on m'inscrivait comme élève.

La même année, une rencontre eut lieu sur la Grimmelalp, dans le canton de Berne. C'est alors que fut décidé l'achat d'un centre de conférences pour le Réarmement moral. J'étais venue à cette rencontre pour m'occuper des enfants et faire la cuisine. Les denrées alimentaires étaient encore rationnées. Il n'y avait pas de beurre et le pain était fait avec des pommes de terre. Cependant, personne ne se plaignait; tous étaient heureux d'avoir quelque chose à manger.

Après ces journées, nous rentrâmes de nouveau à Berne.

En cherchant un centre de conférences, on découvrit l'ancien Palace Hôtel de Caux au-dessus de Montreux; il était à l'abandon. Un jour, quelques responsables se réunirent dans notre maison, pour prendre une décision définitive en vue de l'achat de cet hôtel. J'avais fait le repas de midi pour les hôtes et j'étais en train de laver la vaisselle. L'un de ces messieurs vint à la cuisine, il me dit qu'on aimerait que je sois présente lorsqu'on déciderait de cet achat. Je répliquai qu'il ne devait rien attendre de moi, que c'était maintenant aux riches à faire enfin quelque chose; je ne voulais rien savoir de cet achat. Au plus profond de moi-même,

j'accusais les riches, responsables à mon avis du malheur de tant de gens. Je ne pouvais admettre que quelques-uns puissent avoir tout ce qu'ils voulaient sans même remuer le petit doigt pendant que d'autres devaient se tuer à la tâche. Cette injustice me remplissait d'amertume.

L'invité sortit alors; il était bouleversé d'entendre de telles choses. J'étais en fait toujours très réservée et personne ne savait ce que je pensais. Je connaissais bien cet homme, car c'est à lui et à sa femme que les enfants avaient été confiés pendant l'absence des parents en Amérique. De ce fait, ils étaient venus souvent à Berne pour voir comment nous allions. Je les estimais beaucoup. Il fut d'autant plus étonné de me trouver si insolente.

Un instant après, il revint à la cuisine et me dit: "Vous avez raison; nous riches avons à faire quelque chose, mais nous ne pouvons pas le faire sans vous. Construire un nouveau monde ne peut se faire sans votre classe." Dans les milieux socialistes que je fréquentais, j'avais souvent entendu parler d'un nouveau monde et d'une nouvelle société, mais là, les riches n'avaient pas de place. Quoiqu'il en soit, mon coeur fut touché lorsqu'il me dit: "Nous avons besoin de vous."

J'allai avec lui au salon où se trouvaient trois couples qui étaient prêts à donner leur argent pour acheter le Caux Palace. De Lausanne, où nous avions habité quelque temps, j'avais souvent admiré le soir les rayons du soleil qui se réfléchissaient dans les fenê-

tres de ce vieil hôtel. J'étais montée une fois à Caux, un jour de congé; j'avais regardé cet hôtel de l'extérieur. Il était négligé et sale. Cela me dépassait d'entendre que ces trois familles voulaient acheter cet hôtel. Je savais qu'ils avaient la vie facile et assez d'argent. Tout ce qu'ils désiraient, ils pouvaient se l'offrir. Qu'ils fussent prêts à donner autant d'argent me toucha beaucoup. Je sentais que c'était pour eux une décision d'une importance considérable.

Ils firent un moment de silence pour, comme ils le disaient, chercher la direction de Dieu. Mais, pour moi, avec Dieu ça ne marchait pas. Je n'avais jamais dit qu'il n'existait pas. Mais j'avais été tellement blessée par la vie que, tout au fond de mon coeur, j'étais convaincue que Dieu n'aimait que les riches et les bons.

Tous donc firent silence, moi aussi. A ce moment-là, la pensée me vint que je devrais donner deux cents francs (cela représentait deux mois de salaire). Mais, tout mon argent, je le destinais à ma formation. Je savais que cette pensée ne pouvait pas venir de moi - j'étais honnête avec moi-même. Je sortis du salon et partis mettre de l'ordre à la cuisine. La pensée de ces deux cents francs ne me quittait plus. Quoiqu'il en soit, je sentais que cela pouvait être une chance et que Dieu peut-être était aussi là pour moi.

Je luttai avec moi-même pendant trois jours. Je savais que si je disais oui, tout serait différent pour moi et qu'alors je ne pourrais plus faire ce que je voulais; si je disais

non, alors je déciderais de tout moi-même pour ma vie et qu'est-ce que j'en aurais ? Je le savais, je devais faire un choix. Trois jours plus tard, j'apportai les deux cents francs, disant que c'était pour les cartes d'invitation en vue de l'ouverture de la conférence à Caux. J'appris que la facture s'était élevée à exactement deux cents francs. Qu'une pensée puisse être aussi précise me bouleversa profondément. Je sentais que, pour moi, quelque chose de nouveau pouvait commencer, si j'écoutais des pensées aussi inattendues. C'est alors que j'ai commencé à faire des moments de silence. Lentement, il me vint à l'esprit que la première raison qui me poussait à devenir infirmière n'était pas le désir d'aider les autres mais celui d'effacer mon passé. Je voulais montrer ce que l'on pouvait faire même sans appui et prouver à ceux qui ne me donnaient aucune chance qu'ils avaient tort.

Naturellement, je serais volontiers devenue infirmière en salle d'opération. J'aimais faire de l'ordre, il m'aurait plu de travailler avec les médecins et de gagner assez pour avoir enfin aussi ce que les autres possèdent!

Lorsque tous mes motifs m'apparurent clairement, un nouveau monde se révéla à moi. Dans un moment de silence, Dieu me dit: "Sais-tu qu'une profession que tu choisis seulement pour toi-même perd sa valeur ?" Je décidai de laisser tomber tous mes plans. Dieu devint mon maître.

Je pris la responsabilité de la cuisine à Caux - un travail que j'aimais beaucoup. Il fallut d'abord tout installer; il manquait

beaucoup de choses. Bien des produits alimentaires étaient encore rationnés. Nous cuisinions au charbon. Qu'il en fallait du temps pour cuire les aliments ou rôtir la viande!

Nous devions apprendre la patience et travailler avec les gens les plus divers. Je ne rendais pas toujours la vie facile aux autres, car j'avais des idées bien arrêtées sur la façon dont les choses devaient être faites. Je pensais: "Si l'on travaille pour Dieu, il faut que ce soit parfait."

J'étais heureuse de trouver là un art de vivre, un christianisme que j'avais souvent espéré, où l'on ne fume pas, ne flirte pas, ne boit pas d'alcool. Encore aujourd'hui, je suis reconnaissante pour cette manière de vivre. Il y a là une force cachée, si l'on sait résister à certaines tentations et si l'on peut toujours recommencer à nouveau.

Ce ne fut pas facile pour moi de me débarrasser de mon amertume. J'en voulais à chacun de ceux qui avaient eu une vie plus facile que la mienne et je le leur faisais sentir. Cependant, ma reconnaissance d'avoir trouvé Dieu l'emporta. Et que je puisse toujours à nouveau être honnête vis-à-vis de moi-même et de mes sentiments m'aida à lentement sortir de mon amertume. Cela ne se fit pas en un seul jour, car les temps durs de ma jeunesse m'avaient marquée.

Mon père

J'étais à Caux depuis quelque cinq ans lorsqu'un jour, pendant mon silence, j'écrivis à "Tu es une hypocrite". Je racontais à tous que l'on devait mettre sa vie en ordre, donc c'était à moi à le faire en premier. Je savais ce que cela voulait dire - reprendre des relations avec mon père. Je me suis dit: "Plutôt quitter Caux que de pardonner à mon père." Je me débattis en moi-même six mois durant jusqu'à ce qu'un jour je confie à quelqu'un: je crois que je devrais voir mon père." Ma camarade me dit aussitôt: "Je viens avec toi."

Deux jours plus tard, nous étions à Zurich. C'est au contrôle des habitants que l'on me donna l'adresse de mon père. Nous le trouvâmes: il nous apparut complètement dépravé, il avait à nouveau divorcé et vivait dans un trou. Il voulut tout de suite que je lui donne de l'argent (je n'en avais pas) et il me dit: "Tu dois travailler pour moi." Après cette visite, toutes mes forces m'abandonnèrent. En fait, avoir un tel père me rendait malade. Pourtant, je lui rendis visite à l'occasion et l'invitais à un repas ou au cinéma. Mais, je ne l'aimais pas.

Une fois, après une visite, je rentrai à Lausanne vers minuit. J'avais trouvé mon père dans un état lamentable, mal lavé, n'ayant plus d'argent du tout. Et quand on avait connu mon père autrefois, que penser? Je dis à Dieu: "Je n'en peux plus. Que penses-tu vraiment de moi et de mon père? Très honnêtement, dis-le moi." Dieu me dit alors:

"Ton père est plus honnête que toi. Avec lui, on sait à qui on a affaire, mais pas avec toi. Il n'en remontre à personne. Pourrais-tu laisser toutes tes pensées, toutes tes actions apparaître sur un écran et tenir encore debout ?" Je répondis: "Non". Pour la première fois, je me trouvais au même niveau que mon père. Dieu voyait donc mon père plus honnête que moi! Cela me bouleversa. Je compris qu'il jugeait avec d'autres critères que les miens. Probablement, mon père sentit que mes lettres avaient une autre résonance. En effet, quelques semaines plus tard, il prit une place de concierge au centre de sports d'une grande banque. Il avait alors 63 ans et resta là plus de vingt ans. Il avait un bon salaire; on l'aimait bien. Après sa mort, son chef me dit qu'il n'avait connu personne travaillant aussi bien que mon père.

Il était venu quelquefois en visite à Caux et, parfois, m'envoya de l'argent. Alors que je me trouvais en Amérique pour le Réarmement moral, je reçus de sa part, par poste aérienne, de très beaux cadeaux.

Il reprit contact avec sa dernière épouse, dont il était divorcé. Cela ne dura pas. Cette femme et son fils exploitaient mon père. Il m'arriva de dire à Dieu: "Je ne sais vraiment pas si mon père peut changer". Dieu me répondit: "C'est une affaire entre lui et moi, mais toi, prends soin de lui." C'est ce que je fis. Je lui écrivais chaque semaine et parfois je lui envoyais de grosses tresses au beurre faites de ma main. Comme il était très généreux, il avait de la joie à en donner autour de lui.

*

* *

Si aujourd'hui, je jette un regard en arrière sur ma vie, je vois combien mon désir le plus profond, celui que j'avais déjà enfant, s'est réalisé: vivre quelque chose qui donne tout son prix à la vie. Nombreux sont mes espoirs qui se sont concrétisés de manière inattendue: être responsable d'enfants (ils vinrent de tant de pays différents), travailler pour embellir tant de foyers dans tant de pays, mais surtout la grande maison de Caux. Mon rêve de travailler à la poste s'est aussi accompli, non pas aux postes fédérales mais à la poste interne de Caux: des lettres y viennent du monde entier et en repartent dans les mêmes directions.

IL ME PARAÎT QUE DIEU A VOULU FAIRE UNE
EXPERIENCE AVEC MOI; IL ME SEMBLE QU'IL
A REUSSI.

*

*

*